

Jean-Marc Cormier

La tristesse du talibé devant Thanatos

Nouvelle inédite

(Copyright : Jean-Marc Cormier)

Préface

J'ai connu Ibrahima Fall, dit Ibou, au tout début de la saison des pluies, à la fin du mois de juin 1988, à Ziguinchor, capitale de la verte province de la Basse-Casamance, au sud du Sénégal. J'utilise à dessein le mot province, car les particularités locales font de ce petit territoire un peu plus qu'une région, bien qu'il soit difficile d'imaginer que ce milieu puisse constituer un pays pour un cerveau qui fonctionne selon le cadre de références occidental et dont toute réflexion s'articule sur la base d'un certain nombre de normes, particulièrement à caractère économique, dont il s'avère si difficile de nous défaire.

L'harmattan, ce vent qui vient du désert et souffle sur tout le pays une poussière de sable infiniment légère qui se dépose et s'infiltré partout autour de nous, avait cessé son œuvre depuis plusieurs semaines. L'harmattan, on dirait qu'il pénètre en nous. La fine poussière qu'il transporte, on la voit s'abattre sur nous comme une averse, on la respire, on la goutte; elle décolore toute chose, elle nous conduit à maudire le feu de la saison sèche, à blasphémer le soleil que d'autres espèrent avec tant d'ardeur; elle nous fait vite appeler de tous nos vœux la première pluie, ce jour béni où les enfants, partout dans la ville, sortiront des cases, se précipiteront dans les rues, nus sous l'averse généreuse, et où leurs rires retentiront, tinteront plutôt, voleront dans l'air presque liquide et nous pénétreront à leur tour. Nous sourirons d'abord, envahis par une émotion vague.

Puis, réprimant un sanglot, nous rions avec eux à gorges déployées. Arrachés par la pluie chaude à cette impression funéraire et à nos mines d'enterrement, nous saurons enfin nous réjouir avec les tout petits enfants d'être toujours vivants.

Je rentrais d'un dîner tardif, arrosé tout aussi généreusement à l'apéro qu'au digestif, chez un collègue de travail. Je roulais sur l'avenue Belkady, dans ma Nissan Turbo diesel quatre roues motrices, les essuie-glaces à plein régime et ça suffisait à peine pour y voir. Une silhouette s'est retournée sous la lumière des phares et, l'air mi-résigné, a levé et agité la main de haut en bas comme on le fait en ce pays pour faire de l'auto-stop. J'ai stoppé net tout carburant, descendu la vitre de ma portière et hurlé au jeune homme de monter. Il a traversé la rue sous la pluie battante et pris place à ma droite. J'ai dit: « Où tu vas? » Il allait peut-être un ou deux kilomètres plus loin. J'ai démarré, eu le temps de lui proposer de venir prendre un verre à la maison. Il a accepté mon offre et nous sommes devenus frères.

J'abrège un peu, bien sûr, je le reconnais. J'étais déjà en congé, je partais en vacances au Canada le surlendemain. Je me souciais peu de l'heure. Nous avons vidé quelques bières ensemble et longuement bavardé.

La Flag était bien fraîche. Je voyais dans son regard qu'il se sentait bien chez moi et qu'il appréciait l'aisance dans laquelle je pouvais vivre.

J'aimais prendre contact avec ces personnes qui n'avaient accès à notre réalité d'occidentaux que par ce qu'elles en pouvaient apercevoir à la télé, à la dérobée, chez un voisin ou un cousin plus fortuné, dans les soaps les plus niais de la production américaine. J'avais envie de me prouver qu'il nous était possible d'aller ensemble plus loin que l'image projetée, bien au-delà des apparences; envie de savoir si nous pouvions apprendre à nous connaître réellement et si une amitié solide était réalisable entre nous. Nous avons bavardé longuement.

Ibou avait, par son père, du sang mauritanien, cela se voyait à la clarté de son teint, et par sa mère du sang noir, je ne sais plus trop de quelle ethnie sénégalaise, Wolof ou Sérère. Il vivait avec Amy, une jeune femme mi-Diola mi-Mandingue de la Basse-Casamance, chez quelque oncle à elle, dans le quartier Soucoupapaye, dont j'apercevais déjà les cases en terre battue aux toits de paille gris charcoal et les gamines aux sourires de nacre puisant l'eau quotidienne aux fontaines publiques pendant que les garçons jouaient au foot avec une admirable habileté sous le couvert des manguiers.

J'habitais une villa, la seule vraie peut-être du quartier Boucotte, une villa luxueuse, cuisine, salle à manger, salon spacieux, quatre chambres et deux salles de bain. Le tout richement meublé. Et je roulais dans un véhicule neuf climatisé. Deux mondes se rencontraient. Celui de la case et des besoins dans la nature et celui du tout à l'égout. Une sorte de fascination

agissait sur nous. Nous avons longuement bavardé. Ibou a dormi chez moi.

Je l'ai retrouvé au retour des vacances. Il fut souvent chez moi et il m'accompagna chez plusieurs amis par la suite. Nous avons vécu beaucoup de choses ensemble. Il a vu couler le sang de mon propre fils à la suite d'une blessure que nous considérerions banale chez nous mais qui se révélait inquiétante en regard de la piètre qualité des soins hospitaliers dans ce pays. Et j'ai aperçu des larmes dans ses yeux. J'ai dansé la béguine avec sa petite amie au Nouvel An. Dans un hôtel de Rufisque, la ville natale de mon ami, à la cuisine remarquable, un proprio Français un peu parano m'a dit de me méfier de lui. J'ai entendu le message et j'ai par la suite scruté chacune de ses paroles et chacun de ses gestes. J'ai exercé ma paranoïa moi aussi. Mais nous étions devenus frères et je n'ai jamais rien trouvé de fondamental à lui reprocher. Peut-être Ibou m'a-t-il cru plus riche que je ne l'étais en réalité. Cela s'avère beaucoup plus certain que probable. Mais qui aurait pu le lui reprocher? Tous les coopérants ne pouvaient projeter en ce pays qu'une image déformée par la distance inouïe qui séparait nos conditions de vie. Ibou vivait dans la véritable pauvreté. L'achat d'un paquet de cigarettes Peter Stuyvesant à moins d'un dollar n'était envisageable qu'aux jours de fêtes et celui d'un jean ou d'un walkman sans marque relevait pour lui du miracle économique. J'avais tout le nécessaire et tout le superflu à ma portée tous les jours de la semaine, trois cent soixante-cinq jours par an. Deux mondes se

télescopiaient. Ibou m'ouvrait généreusement le sien et je tentais de faire pareil en retour. C'était kif-kif bourricot. Il était lui, j'étais moi et nous prenions plaisir à passer du temps ensemble. Nous étions copains-copains. C'était cool. C'était bien.

Au retour des vacances, à l'été 1989, des choses bizarres s'étaient passées dans ce pays. De nombreux commerçants Mauritaniens avaient été massacrés. Les survivants étaient sous la protection de l'armée sénégalaise. Je fis quelques tournées dans le sud du pays. Ils avaient tous disparu, y compris le type qui me vendait des bracelets d'argent à Ziguinchor et que je n'ai jamais revu depuis. Des altercations sanglantes, près de la frontière mauritanienne, avaient précédé ces événements. On se disputait des terres autour du fleuve Sénégal, tout à fait au nord du pays. Ibou était toujours là et il demeurait mon éternel ami. Rien ne semblait avoir changé dans sa vie. Moi, je m'efforçais d'imaginer ce que cela pouvait représenter comme sensation d'être mi-viande mi-poisson aux yeux des autres et de fréquenter un toubab plus souvent qu'à son tour.

Quand j'ai quitté définitivement le pays, en janvier 1990, Ibou m'a raccompagné à l'aéroport. J'ai vu des larmes dans ses yeux. Nous étions véritablement devenus frères et la vie nous contraignait à nous séparer.

Parmi toutes les personnes que j'ai connues et aimées en quatre années passées au Sénégal, Ibou reste le seul à avoir fait mentir jusqu'à présent le sournois vieux proverbe. Grâce à une correspondance assidue, nous sommes restés près du cœur.

J'ai puisé la matière du recueil de poèmes en prose qui va suivre dans nos échanges de lettres. Mais quelle forme donner à tout cela? Ibou m'écrit dans un français mélangé de Wolof que vous ne comprendriez pas. Je me fais donc son traducteur et je vous livre avec mes propres mots ce que je retiens d'essentiel du discours qu'il me tient au fil de notre correspondance. Je traduis et j'adapte librement un discours qui nous serait complètement inaudible autrement. Je dis ce que je lis dans les lettres que je reçois de mon ami depuis janvier 1990. J'essaie d'être fidèle à l'essentiel de son propos. J'exclus tous les salamalecs et toutes les questions sur la santé de la famille, je cours au vif du sujet et je vous livre ce que me crie Ibou dans ses lettres depuis quatre ans.

Ce que vous allez lire maintenant n'est ni moderne ni postmoderne, ni réaliste, ni formaliste. Je vous invite simplement à m'accompagner dans l'esprit d'un être vivant sur une autre face du monde tel que nous le connaissons.

Ibou voudrait bien venir au Canada, y vivre éventuellement. Vous me voyez arguer auprès d'un quelconque ministère de l'immigration qu'il est mon frère et que nous désirons nous prévaloir de quelque clause favorisant le rassemblement des familles? Vous me voyez faire ça?

Je n'ai pas tout dit encore. Loin de là. La Casamance a éclaté depuis mon départ. Un massacre a eu lieu au village des pêcheurs du Cap-Skirring. Les pêcheurs Sérères de ce village éternellement temporaire installé sur la plage, aussi libre et

aérien que leurs pirogues quand on les aperçoit venir de loin sur les grandes vagues de décembre, y ont été assassinés une nuit de 1991. Hommes, femmes et enfants. Leur sang a coulé sur cette plage où je me suis trouvé allongé quelque dimanche après-midi avec Ibou et Amy, à causer de tout et de rien. De la venue prochaine de mes enfants à l'occasion des fêtes, de la difficulté pour un jeune Sénégalais d'obtenir la moindre des choses, un vêtement, des médicaments, un permis de conduire. Que dire de l'espoir de dégoter un emploi? Je le vois encore me parler de son rêve de m'accompagner chez moi lors de mes vacances ou, mieux encore, à mon retour, puisque ce devrait bien pouvoir être permanent. Avez-vous déjà rêvé de quitter votre propre pays parce que vous en avez complètement marre que la moindre chose vous y apparaisse impossible? Et pendant que les rochers derrière mon dos devenaient peut-être sous les yeux de mon ami les montagnes blanches de son rêve canadien, j'apercevais par-dessus son épaule ces familles de pêcheurs Sérères faisant leur boulot quotidien, ces pirogues que les hommes tiraient sur la plage et dont ils déchargeaient le capitaine, ce délicieux poisson à la chair blanche et ferme, dont les femmes s'emparaient à leur tour comme si elles les pêchaient pour une deuxième fois, les jeux de tout petits enfants moitié-nus et la paresse des chiens couchés en boule sur le sable sous un soleil de plomb.

Depuis, l'armée s'est faite de plus en plus omniprésente au sud du pays. Les hôtels et les restaurants ont dû fermer leurs portes, les touristes ayant vite disparu, et les coopérants

étrangers se sont retirés. Aux dernières nouvelles, la situation économique de la ville s'est quelque peu rétablie ces derniers temps. Les armes se sont tues. Les rebelles et le gouvernement ont signé une trêve. Quelques hôtels et quelques restaurants ont rouvert leurs portes. L'industrie du tourisme redémarre lentement. « Je vous signale que nous avons une nouvelle route bien goudronnée du pont Émile Badiane jusqu'à la Guinée Bissau en passant par le camp militaire, derrière les logements de l'ex-Somivac. Il y a aussi une nouvelle route goudronnée qui part de la zone militaire sud, passe devant la porte de l'hôtel Néma-Kadior et aboutit à la précédente derrière le camp des sapeurs à Kandialan. Ces deux routes sont équipées de lampadaires sur les deux côtés. Une troisième route goudronnée, éclairée et toute neuve, elle aussi, part devant la maison de l'ex-député Issa N'Diaye, décédé il y a presque quatre ans, passe devant la porte de chez Raphaël rejoint l'église de Lindiane, tout près de chez Charlotte et se termine à la route qui mène à Oussouye. » Voilà ce que m'écrivait récemment Ibou. Il me disait aussi que sa copine Amy avait retrouvé et rejoint le père de son enfant et qu'il avait résolu de se détacher d'elle. Au même moment, il cherchait du financement pour ouvrir un bar à Bignona à défaut d'un billet et d'un visa pour le Canada.

Vous me voyez invoquer auprès d'un quelconque ministère de l'immigration que nous sommes de la même famille et qu'il faut nous rassembler?

Jean-Marc Cormier

Gnaaq du fègn ci taw.

La sueur ne se voit pas sous la pluie.

Proverbe Wolof

La tourterelle triste pleure bruyamment dans la première lueur de l'aube. L'harmattan a soufflé toute la nuit. Il y a eu plusieurs coups de feu mais nul n'a bougé dans la case. Douze paires d'yeux blancs se sont allumées sur autant de paillasses et se sont interrogées longtemps en silence comme chaque nuit depuis une semaine. J'entends encore ce petit talibé qui priait hier d'une voix plaintive dans le quartier Nema-Kadior.

Yaye, ma petite mère, m'apporte une grande tasse d'eau bouillante. J'y verse une pleine cuillère de Nescafé, beaucoup de sucre et un peu de lait concentré. Radio-France Internationale annonce que les autorités gouvernementales admettent que des altercations entre les forces de l'ordre et une faction d'indépendantistes du sud ont fait une cinquantaine de morts depuis huit jours. À mon avis il y en a eu cinq cents. La tourterelle triste pleure bruyamment.

Rien à faire de mes bras ni de mes jambes. Il n'y a guère de place pour ma jeunesse en ce pays. Je sors et je flâne en regardant avec stupeur s'estomper les images que mes plus beaux rêves avaient gravées dans mon cœur. J'ai appris à proclamer Allah Akbar, Dieu est grand, et je me le répète à voix haute pour chasser le Mauvais Œil. Les gens me regardent. Ils se disent que je deviens fou. S'ils savaient ce que j'entends, ce que disent mes Ancêtres impatients lorsqu'ils remuent toute cette poussière à mes pieds.

Alors je marche jusqu'au pont Émile-Badiane. Je m'appuie aux garde-fous et je regarde très longtemps le beau fleuve Casamance descendre doucement vers la mer. Il sait si bien s'en aller sans cesse sans jamais nous quitter tout à fait.

Au retour de ma promenade, je m'arrête à la librairie et j'y pique un magazine. Le terrain de football est désert. Je m'allonge sur le plus élevé des gradins, j'ouvre le magazine et le feuillette.

Je ne sais pas quoi penser. J'ai sous les yeux des photos d'art. Ils ont honte de mourir ainsi de faim sous l'objectif du photographe. Ils sont de ma race. Ce sont mes frères et mes sœurs. Certains pourraient être mes propres enfants. Le fils retrousse un pagne sur les fesses décharnées du père pour cacher une fraction de sa misère à l'œil voyeur occidental. Les noirs, les gris, les blancs sont d'une incomparable netteté. Quelques feuilles de tôle ondulée jonchent le sol à l'angle supérieur droit. Le père est accroupi à l'avant plan, les jambes repliées sous son ventre vide et les bras courbés sous une tête de cadavre. Le fils aîné, celui qui retrousse le pagne, pose délicatement une main décharnée sur les reins de son père. Il n'a pas dix ans. À l'arrière plan, son cadet préfère regarder ailleurs. Il aperçoit sans doute ces arbres desséchés qui occupent l'angle supérieur gauche de la photographie. Ils savent tous les trois qu'ils vont mourir.

Je fuis ces images, tournant rapidement les pages du magazine, ne lisant que les titres: *Diversion, Initiés, Confidentiel, Manège, L'homme de la semaine, C'est l'époque, Revoilà les hippies* et puis je suis malgré moi de retour à cet article illustré ayant pour titre *Le désespoir et la honte*. La prise de vue est superbe. Cette fois, il y a eu mise en scène. Le photographe a eu du front. À une femme, une petite fille et deux garçons, il a pris le dernier souffle pour composer, de ce simple cliché, une œuvre d'art qui élèvera leur souffrance au rang de la beauté pure. Car la beauté de la scène ne fait aucun doute. Elle saute aux yeux. Elle agresse. Ma mère, ma petite sœur et mes deux frères vont crever après avoir donné leur dernier souffle à l'art occidental. Cette photographie va peut-être sauver les autres, a dû se dire l'artiste pendant qu'il la saisissait, l'œil collé à son viseur. La décrire serait vain. Elle me jette à la face que chaque mot serait mille fois plus petit que l'image et que vous vous seriez lassé de me lire bien avant que j'aie réussi à vous toucher. Ma petite sœur est belle cependant et je sais bien qu'elle doit mourir.

La page suivante m'en offre deux du même cru pour le prix d'une. Deux des personnages de la première illustration me regardent droit dans les yeux: une gamine de quatorze ou quinze ans et un gosse qui doit en avoir onze ou douze. Le troisième, presque éteint, ne regarde plus qu'en lui-même. Phalanges, métacarpe, carpe, cubitus et radius du bras droit de son frère s'efforcent de le couvrir et de le protéger de la froidure de la mort qui l'envahit. Ils sont tous les trois couchés côte à côte sur la terre battue. On pourrait lire les lignes dans la main gauche de la gamine à l'avant plan et l'on dirait que ses frères sont enveloppés dans de la soie diaphane. Ils mourront.

Dans la deuxième moitié de la page, un homme armé passe. Il prête à peine un regard à ce marmot de trois ou quatre ans qui crève à l'avant plan, prosterné aux pieds d'une femme qui ne sait plus se pencher peut-être et dont le ventre proéminent porte la mort un peu plus discrètement. Ils vont mourir.

Page onze. Une prise de vue plus petite. Un homme à turban pousse une brouette marquée *UNICEF*. Dans la brouette, un paquet d'os meurtris par la douleur à qui l'on donnerait entre 7 et 77 ans. Un squelette avec un immense rictus blanc. Il va mourir.

En bas, trois femmes déposent délicatement la presque dépouille nue d'un tout petit enfant. Ce petit nègre va mourir et il n'a pas cinq ans.

Je pleure la Somalie, ma petite sœur.

Je marche dans la ville et je me parle à moi-même. Exactement comme le faisait Bourrama Sidibé, dit le fou, avant la crise assassine qui l'a conduit derrière les barreaux il y a quelques mois. Sauf que je me lave encore tous les jours, ce que le fou n'avait pas fait depuis six mois au moins. Sauf que je porte encore des vêtements et que je ne brandis pas le coupe-coupe au rond-point Bellali. Tout compte fait, je fonctionne encore à peu près... malgré l'état du monde.

Je ne veux pas croire qu'on a tous été faits rien que pour bouffer de l'aspirine. Et pourtant je constate chaque jour que nous avons tous horriblement mal à la tête, que nous n'allons pas du tout de la chéchia, que ça ne tourne pas rondement sous les boucles, que nous ne sommes pas kascher dans la tête.

À seize ans, je sentais en moi la force du caïlcédrat et la générosité du manguier. Il me semblait avoir les racines profondes du fromager sacré et je me croyais durable comme le baobab. J'ai trente ans et je n'ai même pas de quoi me payer quelques morceaux de pain de singe à sucer, en passant devant ces vieilles femmes accroupies, au rond-point Bellali. J'ai trente ans à peine et déjà ces jolies écolières qui bavardent à la sortie du Lycée Djignabo ne me voient pas passer parce que je n'existe plus.

Toute la jeunesse se meurt et avec elle tout le pays. Ferlo, Siné Saloum, Casamance. Un folklore s'éteint sans raison et surtout sans qu'il y ait un motif autre pour soutenir ceux qui poussent. Yaye, je te le dis, ce n'est pas la tradition ni le sens de l'histoire mais la tête que nous perdons quand nous n'avons plus de motif. Ce n'est pas nous qui tuons la tradition mais la tradition qui agonise entre nos mains sans que rien de neuf ne naisse jamais pour la remplacer. Et nous agonisons tous ainsi avec elle. Diolas, Peulhs, Sérères, Wolofs, Manjaques, Mandingues, Toucouleurs et Sarakolés, nous mourons dans un autre temps, une autre langue, d'autres mœurs. Nous subsistons désormais un tout petit peu plus longtemps. Mais ce temps-là, Yaye, nous le passons à souffrir de n'être qu'à moitié vivants.

Encore la Somalie.

Je le vois courir jusqu'au camp canadien dans la nuit noire. C'est un garçon de seize ans, un boy-disco qui n'a rien, un côté-man qui n'a plus de touriste à côté de qui se tenir parce que son pays est à feu et à sang. C'est un garçon qui veut vivre, rire, bouffer, danser et baiser des filles. C'est une ombre nocturne, un moins que rien léger comme la pluie sur qui rien ne repose, une fleur idiote, un vagabond dans une ville en cendres. Il passe sous le grillage avec mille précautions, en silence.

Puis j'aperçois la lumière violente et les coups qui pleuvent et qui pleuvent. Je l'entends supplier, hurler qu'il a mal et prier que ça s'arrête et jurer qu'il ne le fera plus. Et j'entends aussi les voix rieuses de ceux qui frappent: « Canada! Canada! Canada! » hurle le pauvre garçon pendant que les coups pleuvent sur lui. Et j'ai mal à notre amitié, mon ami, suma xarit. J'ai mal au souvenir que je garde d'un coopérant que j'aimais bien.

Les chiffres du malheur ont quelle valeur au Rwanda, mon frère? Des milliers d'enfants perdus, orphelins ou abandonnés, crient au secours, pleurent toutes les larmes de leurs corps au milieu des cadavres qui jonchent le camp de réfugiés. L'occident se fait l'écho de leurs cris dans ses journaux, à la radio et à la télé, mais ne les entend pas lui-même et ne bouge surtout pas. Pour ne rien manquer du spectacle, on dirait. Car on dirait bel et bien qu'il s'agit d'un spectacle puisque le massacre continue et qu'on nous montre vraiment tout.

Une femme qui ne dort pas sur le bord de la route. Elle est morte, dit le bas de vignette. Morte du choléra avec son bébé hurlant noué dans son boubou.

Je ne veux plus lire. Je ne veux plus apprendre comment va le monde. Je ne veux plus savoir ce qui se passe ailleurs. Je ne veux plus entendre les arguments démocrates des toubabs.

Parfois les hommes ne savent plus caresser la peau des djembés. Tam-tams lointains, koras, tams, khalams, tîris, flûtes et balafons restent muets. Les femmes ne dansent plus. On n'entend plus la voix du poète Léopold. Les éthiopiennes n'ont plus rien à voir avec la poésie. Tout se dessèche avec les cœurs. Les armes seules ont la parole. On dirait que cette terre de sable brûlant veut s'abreuver de notre sang. Le soleil baisse à l'horizon. Je rentre à la maison.

Ma sœur, Amy, revient de la maternité, triste et fatiguée. Non. Nul torrent séminal ne l'a fécondée. Elle y travaille. Elle y aide toutes ces femmes sculptées dans du roc noir qui ne se sont pas lassées de tant donner la vie, croyant encore et toujours en la profondeur des racines et pensant sans doute qu'elles s'enfonceront si creux dans tout ce sable qu'elles sauront toujours y puiser de l'eau claire jusqu'à plus soif. Mais la soif de leurs enfants ne sera plus jamais celle de leurs ancêtres. Il n'est pas dit non plus que les fils entendront encore les voix que j'entends quand la poussière remue sous mes pas. Leurs griots ont déjà des voix électriques, ils ont oublié les chants de leur circoncision. Les légendes agonisent pendant qu'ils regardent Dallas à la télévision. Djembés, koras, khalams et balafons se sont tus. Les voici dans les rues, ces fils, cherchant un peu d'argent pour fringuer l'oisiveté qui engloutira tous leurs rêves. Et quand ils ont trouvé quelques francs pour faire le thé c'est un air de Dance Music venu d'ailleurs qui rythme les pas de danse qu'ils esquissent en pensant à la nuit du samedi.

Je suis trop triste. Je n'irai pas danser.